

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAITE. — SANTÉ. — BIEN-ÊTRE. — SAVOIR.

LE TANTASQUE

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL DES DEVOIRS, DES DROITS
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce que me plaît, je vis comme je peux, et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par

N. AUBIN, Rédacteur.
Wm. H. ROWEN, Imprimeur.

No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MÉRREDI et le SAMEDI. L'an-
née ou vol. se compose de 96 numéros et se divise en deux tomes de 24, sans prix
pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable à l'avance,
ou de 10 centimes par semaine par anticipation, par mois de six mois.—
L'abonnement est en ar-
gent, et ne se fait qu'en espèces.—On ne reçoit pas de souscription par anticipation,
par mois de six mois.—
L'abonnement est en ar-
gent, et ne se fait qu'en espèces.—On ne reçoit pas de souscription par anticipation,
par mois de six mois.—
L'abonnement est en ar-
gent, et ne se fait qu'en espèces.—On ne reçoit pas de souscription par anticipation,
par mois de six mois.—

PAIX DES ANNONCES. Prendre insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre
pour la première insertion, 5 sous la ligne. Chaque insertion subséquente se fait au
prix de 3 sous la ligne.—Les annonces sont accompagnées d'ordre sans continuation
PRIMES. On donne au journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces
au montant de quatre piastres. Celles qui en ont pour dix piastres ont droit en
outre à de ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres, et de dix piastres
au moins, à prendre en ouvrage. Les agens reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

On trouve en permission la lecture à sa place.

LE PEINTRE-RAYMOND LAFAGE.

LE VITRIER DE L'ÎLE D'ALBI.
Dans la petite ville de Mlle-d'Albi vivait en
l'an 1666 un pauvre vitrier connu, dans le pays
sous le nom de Pierre La Gage, dit l'Écote-de-Loup;
on lui avait forgé ce sobriquet à cause de sa laideur.
Il se mariait avec une villageoise, et eut
d'une vaine stérilité, les villageois voisins, eurent
jolie pour des filles ? Les jeunes filles, qui ne
naient élevées dans leurs maisons pour ne point
voir, le vitrier de Mlle-d'Albi, qu'un redouté
comme un loup-garou, fut son maître, fondant de
bonne nature. Pierre Lafage eut de leur mariage,
et s'élevait en s'élevant dans les parties de
—Ne vous rachez pas, jeunes filles; je ne suis
pas aussi diable qu'on le dit.

Dans les châtiments, le vitrier était accueilli
comme un lionceau, les facettes. J'étais le
font sonneur des fêtes à l'anniversaire de son
secret ? Lafage. Pierre Lafage cumulait trois
emplois : il était à la fois vitrier, marchand de bi-
jouterie et entreprenneur pour les mariages. Lors-
qu'il avait pris place à la table ou près du foyer,
il se mettait à raconter ses lieux, et si
parmi ses hôtes, il reconnaissait quelque jeune
fille en âge d'être mariée, il disait au maître de
logis :

—Monsieur vous avez là une charmante d'moi-
selle. Une si belle fleur ne peut faire qu'un long-
temps l'honneur de la maison paroissiale; je
veux la marier. Je connais un bon bourgeois qui
cherche une compagne, et il est de la pâte dont on
fait les excellents maris. Je vous le garantis,
Mademoiselle, peut épouser de confiance.
—Mes amis, que cet exorde insinuant, détachait
la petite villageoise, se vint de la jeune
fille, ses croix-d'or, ses sinets d'Albi, ses char-
mes, ses bagues, ses boucles d'oreilles. Rave-
ment il quitte la maison du rustique-amplifon
sans avoir conclu quelque marché avantageux.

Cependant Pierre Lafage, après trente ans d'a-
ge, était encore au même métier. On l'appren-
dait à l'école, était pauvre comme un chat, et
étu domoile à Mlle-d'Albi. Lorsque ses voisins
lui faisaient des reproches sur sa prodigalité, il
répondait avec une insouciance stoïque :

—Mes amis, bien, qui vient par la flûte doit
s'en aller par le tambour; et ailleurs, que Dieu me
préservé de faire entendre le tambour qui dit faux-
comme un poète, un musicien et un peintre...

Mme Lafage, femme de quarante ans, tourmentait aussi son mari par ses éternelles exhorta-
tions; et souvent par ses menaces. Le vitrier
cherchait à se venger de sa femme, et se livrait
l'honneur de son épouse qui finissait en sa chambre.
—Allons donc, allons donc, un douce toutte-
relle, disait-elle au peintre-vitrier en riant. Ma
dame Lafage, vous êtes la crème des femmes; il
ne vous convient pas de vous fâcher comme l'é-
pouse de votre infidèle mari. A chaque jour

suffit son mal. Vivons en gaieté; je ne suis pas
de ceux qui répètent sans cesse : Jijons
petit Raymond, j'ai une femme, j'ai une
Madame Lafage, à tous nos besoins
un grand peintre.

—Vous avez Monsieur Lafage ?
—J'ai lui en l'Parent de Raymond.
—Et les deux époux se tenaient dans leur modeste
logis, s'épaulant déjà sur la palette et les pinceaux
de leur ouvrage.

Raymond Lafage avait atteint sa douzième
année; il commençait à peindre sous les yeux de
son père, et il eut pas de grands progrès à faire
montrait les plus heureux dispositions pour le
dessin et copiait avec une promptitude étonnante
les tableaux et les gravures qu'il voyait dans
les maisons de Mlle-d'Albi. L'air de visage, diffé-
rent de celui de son père, Raymond était un
enfant et des jeunes filles qui couraient après lui
en criant :

—Tête-de-Loup ! Voyez le petit monstre ! Il sera
plus laid que son père !

Le fils du vitrier résolut de tirer une éclatante
vengeance de ces vexations qui blessaient son amour-
propre d'artiste. Lors qu'il se trouvait dans son
atelier, on avait soin de lui faire passer par les
prêts de Mlle-d'Albi; les maris étaient recou-
rtes d'une couche de blanc qui lui avait encore
été perdu de son éclatante blancheur. Raymond
pointait avec quelques chiffons tous les enfants
de Mlle-d'Albi, confis de bonnes surnomées. Ce
et le lendemain on en faisait d'indignation, s'écri-
va contre Raymond Lafage, auteur de cette caricature.
Le magistrat du lieu se disposait à le loger
pour quelques jours dans cette même prison dont
son crime. Les voisins, pour le fils du vitrier,
Mlle-d'Albi; conduit par le curé; il voulait voir
le tableau grotesque qui avait mis en émoi les ha-
bitans de la petite ville. Dès qu'il aperçut la ca-
nu curé; il ne put s'empêcher de rire, et demanda
tableau.

—Toutes, monsieur le chanoine, répondit le
curé; impossible de s'y méprendre.

—Oh est le peintre ? Je veux le voir et lui par-
ler; je le prends sous ma protection.

Le curé se pressa d'obéir aux ordres du cha-
noine; et le jeune peintre, après s'être fait
bains de la petite épave, aux interruptions
de son père. Les promesses du chanoine, la
douceur avec laquelle il lui parlait, le rassurèrent.

—Raymond Lafage, lui dit le curé, pourquoi
as-tu couvert les murailles de la prison de figures
grotesques ?

—Monsieur le curé, je voulais me venger.
—Tu seras puni comme un mérité
chanoine; si tu ne te repends pas, monsieur le curé, dit le
pas imprévisible; la crime de Raymond Lafage n'est
son protecteur; ce soir, il me suivra à Albi,
Monsieur le curé, conduisez-moi chez le père de

—Le peintre-claqué, ne sachant à quoi attribuer
la visite du chanoine, fut d'abord alarmé; son
fils dissipa ses craintes :

—Papa ! papa ! s'écria-t-il, je suis heureux
comme un archevêque et content comme un roi !

—Le chanoine le prend sous sa protection,
montrez-moi ce que vous avez fait.

—Voilà un petit tableau, monsieur le chanoine,
qui se récite les travaux d'Ulysse dessinés par le
seigneur de Saint-Martin, de la façon qu'ils se voient
dans la maison royale de Fontainebleau, peints
d'André Vernet.

—Très-bien ! mon enfant, s'écria le chanoine;
vous partirez dans deux heures. M. Lafage, vos-
tre fils ne peut plus rester auprès de vous, la
ville de Sainte-Cécile agrandira ses idées, exal-
tation son imagination. Raymond sera un grand
peintre, mais il a besoin des conseils d'un ma-
ître habile que vous, monsieur Lafage; dans un
ou deux jours, à Toulouse, où il sera admis
dans l'atelier de Pierre Sivalz, ingénieur en chef
de la province de Languedoc.

—Monsieur le chanoine, s'écria le peintre-vit-
rier, je suis le plus heureux des pères, puisque
vous daigniez prendre mon fils sous votre protec-
tion.

Les préparatifs de départ ne furent pas longs;
le fils de Raymond Lafage ne pouvait être tour-
né de la province adoléscent n'emportait qu'un habit
d'études du pays, des pinceaux et quelques petits
tableaux. L'espérance, lui, souriant. Le chanoine
lui avait promis dans sa maison bonne table, son
foin et bœuf lui pour un artiste, c'était presque du
bouillottes.

A peine installé chez son bienfaiteur, il courut
à Sainte-Cécile, et passa sa journée entière à ad-
mirer les fresques, les statues, les vitraux et les
chef-d'œuvre d'architecture que le moyen-âge et
la renaissance ont laissés dans la majestueuse
cathédrale. Quand la nuit fut venue, il s'assis
dans une des salles du cloître, et resta plongé
dans une profonde méditation. Vers minuit, le
froid piquant du mois de février le couvrit de tous
ses membres; il se leva en surmunt comme un
homme qui vient de se soustraire aux tourments
d'un songe insalubre.

—Je suis seul dans cette immense basilique,
s'écria-t-il avec une sorte de frayeur; seul dans le
sautuaire du Dieu Puissant ! seul dans le dernier
asile des morts ! Je donnerais vingt ans de ma vie
pour qu'un rayon de soleil vint se lever sur moi
dans cette voûte qui m'a frappé d'admiration !
Les ténèbres épaisses m'environnent; quelques
peine une faible lueur sur les statues, sur l'arc et
le marbre ! Passer une nuit en milieu de tant de
merveilles et ne pouvoir les admirer ! Quel éciel
tourment pour l'imagination d'un artiste !

Le jeune peintre parcourut les sinuosités de la
basilique et ne s'arrêta qu'au moment où, épuisé
soud d'une statue. Il dormit jusqu'à l'aube, et le
chant de l'office du matin le réveilla subite-
ment. Il dirigea ses pas vers la maison du cha-
noine son protecteur qui commençait à désespérer
de le revoir.